122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Autoportrait, Enfants (Guizot), Littérature, Relation François-Dorothée, Relation François-Dorothée (Dispute), Réseau social et politique, Vie domestique (François), Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-06
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitMad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie des enfants à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°159/189-190

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 375, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506?context=pdf

- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/424-429

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°122 Jeudi 6 sept. 7 heures

Mad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de mes enfants, à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines. Quelles vives joies que celles de l'enfance ! Et pour si peu de chose ! Mais rien n'est peu quand tout est nouveau. Du reste j'ai tort aujourd'hui de remarquer les joies de mes enfants. Mad. de Meulan m'a rapporté aussi, à moi trois belles coquilles de l'Inde, pêchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas sauté comme Guillaume ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val-Richer, J'apprends à reconnaître le plaisir des petites choses, des ornements intérieurs, des jolis conforts, des raretés, des collections. Autrefois, je n'y pensais pas du tout. Aujourd'hui je ne sais quel instinct, encore bien obscur, m'avertit que je prépare là l'agrément de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je ne songe pas encore à chercher ces babioles ; mais quand elles me viennent, elles me plaisent. Je n'ai eu dans ma vie qu'un goût très vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me revient. On vient de m'envoyer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de leur révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte là mes enfantillages. Je n'en suis pourtant pas au point du Chancelier Séguier qui disait à 83 ans : " C'est bien heureux ; bien des gens ont eu envie de me réduire & personne n'a jamais su comment. Pourtant on l'aurait pu, avec de beaux livres bien reliés. "
Vous m'avez menacé de n'avoir pas de lettre ce matin. J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le voyage de Baden. Je pense sans cesse à ce qui vous touche. Je donnerai tant pour vous voir sortir de votre mauvaise position et surtout de votre abattement qui est bien pis qu'une mauvaise position. Aucune heure ne se passe certainement dans la journée sans que je me demande comment vous avez passé cette heure-là qu'est-ce qui l'a remplie pour vous, qu'elle était votre disposition intérieure. Vous m'êtes une préoccupation constante. Si j'étais près de vous, ce serait une occupation. Cela vaudrait mieux. Le Duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de son bonheur privé, et de la bonne étoile de son père, dont il espère bien hésiter. Je vois que l'Empereur est retrouvé. Cet hiver que le grand Duc va passer en Italie prolongera le séjour de votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez m'a gagné. Et puis, j'ai envie de voir un Prince doux sur ce trône barbare. Quoique l'histoire de ce monsieur, qu'il a fait brusquement enlever du milieu du parterre pour lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'est de, même la douceur dans ce monde là.

10 h.
Si je suivais mon premier mouvement, le mouvement qui me presse, je serais fâché comme je ne l'ai jamais été ; je vous gronderais comme je ne vous ai jamais grondée. Comment ? Je fais sur moi le plus amer effort, vous me demandez depuis quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour sortir d'une

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506?context=pdf

situation que vous ne pouvez plus supporter. Je vous indique, malgré moi, en m'oubliant moi, la seule chose qui me semble offrir quelque chance, puisque toutes les autres sont épuisées ; et vous me dites que je veux me débarrasser de vous ! Ah, Madame! Votre pénétration vous manque. Vous ne me connaissez pas ? Et moi aussi, je ne vous dis pas la moitié, pas la centième partie de ce que je sens. Si je vous le disais en ce moment, je vous affligerais beaucoup, je vous blesserais peut-être. Je ne le ferai pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore plus que je n'ai pitié de vous. Voilà le mal. J'essaierai de vous plaindre plus que je ne vous aime. Adieu.
Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a pourtant au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non, je ne vous envoie pas à Baden. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-06.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 02/05/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 6 septembre 1838
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N° 122 Jeudi 6 Sept. 7 heures. 375

40

Mad.e de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de mes enfans à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines. Quelle vive joie que celle de l'enfance ! et pour si peu de chose ! Mais rien n'est peu quand tout est nouveau. Du reste j'ai tout aujourd'hui de remarquer la joie de mes enfans. Mad.e de Meulan m'a rapporté aussi, à moi, trois belles coquilles de l'Inde, pêchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas sauté comme Guillaume ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val Richer, j'apprends à connoître le plaisir des petites choses, des innombrables intérieurs, des jolis comforts, des raretés, des collections. Autrefois, je n'y pensois pas du tout. Aujourd'hui je ne sais quel instinct, encore bien obscur, m'avertit que je prépare là l'agrément de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je ne songe pas encore à chercher ces babioles ; mais quand elles me viennent, elles me plaisent. Je n'ai eu dans ma vie qu'un goût bien vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me revient. Je viens de m'envoyer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de leur révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte là mes enfantillages. Je n'en suis jouissant par au point du Chancelier Séguier qui disoit à 85 ans :

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506?context=pdf

« C'est bien heureux ; bien des gens ont eu envie de me séduire, et personne n'a jamais su comment. Pourtant on l'aurait pu, avec de beaux livres bien reliés. »

Vous m'avez menacé de n'avoir pas de lettre ce matin. J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le voyage de Baden. Je pense sans cesse à ce qui vous touche. Je commencerai tant pour vous voir sortir de votre mauvaise position, et surtout de votre abattement qui est bien pire qu'une mauvaise position. Aucune heure ne se passe certainement dans la journée sans que je me demande comment vous avez passé cette heure là, qu'est-ce qui l'a remplie pour vous, quelle était votre disposition intérieure. Vous mêter une préoccupation constante. Si j'étais près de vous, ce serait une occupation. Cela vaudrait mieux.

Le duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de son bonheur privé et de la bonne étoile de son père, dont il espère bien bénéficier.

Je vois que l'Empereur est retrouvé. Ces hiver que le Grand Duc va passer en Italie prolongera le séjour de votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez m'a gagné. Et puis, j'ai envie de voir un Prince doux sur ce trône barbare. Quoique l'histoire de ce monsieur, qu'il a fait brusquement enlever du milieu du parterre pour lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'est

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506?context=pdf

même la douceur dans ce monde là.

10 h.

Si je suivais mon premier mouvement, le mouvement qui me presse, je serais fâché comme je ne l'ai jamais été, je vous gronderais comme je ne vous ai jamais grondées. Comment ? je fais sur moi le plus amer effort, vous me demandez depuis quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour sortir d'une situation que vous ne pouvez plus supporter. Je vous indique, malgré moi, en m'oubliant moi, la seule chose qui me semble offrir quelque chance, puisque toutes les autres sont épuisées, et vous me dites que je veux me débarrasser de vous ! Ah, Madame ! Votre pénétration vous manque. Vous ne me connaissez pas !

Et moi aussi je ne vous dis pas la moitié, pas la centième partie de ce que je sens. Si je vous le disais en ce moment, je vous affligerais beaucoup, je vous blesserais peut-être. Je ne le ferai pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore plus que je n'ai pitié de vous. Voilà le mal. J'essayerai de vous plaindre plus que je ne vous aime.

Adieu. Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a pourtant au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non, je ne vous envoie pas à Baden. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506?context=pdf